

✓
OEU VRES

Th. Gautier

NOUVELLES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVIII

Source : Gallica - Bibliothèque nationale de France

Le Roi Candaule

Théophile Gautier



Lemerre, Paris, 1897

Exporté de Wikisource le 12/06/2016

LE ROI CANDAULE



CHAPITRE PREMIER

Cinq cents ans après la guerre de Troie, et sept cent quinze ans avant notre ère, c'était grande fête à Sardes. — Le roi Candaule se mariait. — Le peuple éprouvait cette espèce d'inquiétude joyeuse et d'émotion sans but qu'inspire aux masses tout événement, quoiqu'il ne les touche en rien et se passe dans des sphères supérieures dont elles n'approcheront jamais.

Depuis que Phœbus-Apollon, debout sur son quadriga, dorait de ses rayons les cimes du mont Tmolus fertile en safran, les braves Sardiens allaient et venaient, montant et descendant les rampes de marbre qui reliaient la cité au Pactole, cette opulente rivière dont Midas, en s'y baignant, a rempli le sable de paillettes d'or. On eût dit que chacun de ces honnêtes citoyens se mariait lui-même, tant ils avaient l'air important et solennel.

Des groupes se formaient dans l'agora, sur les degrés des temples, le long des portiques. À chaque angle de rue, l'on rencontrait des femmes traînant par la main de pauvres enfants dont les pas inégaux s'accordaient mal avec l'impatience et la curiosité maternelles. Les jeunes filles se hâtaient vers les fontaines, leur urne en équilibre sur la tête ou soutenue de leurs bras blancs comme par deux anses naturelles, pour faire la provision d'eau de la maison, et pouvoir être libres à l'heure où

passerait le cortège nuptial. Les lavandières repliaient avec précipitation les tuniques et les chlamydes à peine sèches, et les empilaient sur des chariots attelés de mules. Les esclaves tournaient la meule sans que le fouet de l'intendant eût besoin de chatouiller leurs épaules nues et couturées de cicatrices. — Sardes se dépêchait d'en finir avec ces soins de chaque jour dont aucune fête ne dispense.

Le chemin que le cortège devait parcourir avait été semé d'un sable fin et blond. D'espace en espace, des trépieds d'airain envoyaient au ciel des fumées odorantes de cinnamome et de nard. — C'étaient, du reste, les seules vapeurs qui troublassent la pureté de l'azur. — Les nuages d'une journée d'hymen ne doivent provenir que des parfums brûlés. — Des branches de myrtes et de lauriers-roses jonchaient le sol, et sur les murs des palais se déployaient, suspendues à des anneaux de bronze, des tapisseries où l'aiguille des captives industrieuses, entremêlant la laine, l'argent et l'or, avait représenté diverses scènes de l'histoire des dieux et des héros : Ixion embrassant la nue ; — Diane surprise au bain par Actéon ; — le berger Pâris, juge du combat de beauté qui eut lieu sur le mont Ida, entre Héré aux bras de neige, Athéné aux yeux vert de mer, et Aphrodite parée du ceste magique ; — les vieillards troyens se levant sur le passage d'Hélène auprès des portes Scées, sujet tiré d'un poème de l'aveugle du Mélès. — Plusieurs avaient exposé de préférence des scènes tirées de la vie d'Héraclès le Thébain, par flatterie pour Candaule, qui était un Héraclide, descendant de ce héros par Alcée. Les autres s'étaient contentés d'orner de guirlandes et de couronnes le seuil de leurs demeures en signe

de réjouissance.

Parmi les rassemblements échelonnés depuis l'entrée de la maison royale jusqu'à la porte de la ville par où devait arriver la jeune reine, les conversations roulaient naturellement sur la beauté de l'épouse, dont la renommée remplissait toute l'Asie, et sur le caractère de l'époux, qui, sans être tout à fait bizarre, semblait néanmoins difficilement appréciable au point de vue ordinaire.

Nyssia, la fille du satrape Mégabaze, était douée d'une pureté de traits et d'une perfection de formes merveilleuses, — c'était du moins le bruit qu'avaient répandu les esclaves qui la servaient, et les amies qui l'accompagnaient au bain ; car aucun homme ne pouvait se vanter de connaître de Nyssia autre chose que la couleur de son voile et les plis élégants qu'elle imprimait, malgré elle, aux étoffes moelleuses qui recouvraient son corps de statue.

Les barbares ne partagent pas les idées des Grecs sur la pudeur : — tandis que les jeunes gens de l'Achaïe ne se font aucun scrupule de faire luire au soleil du stade leurs torses frottés d'huile, et que les vierges Spartiates dansent sans voiles devant l'autel de Diane, ceux de Persépolis, d'Ecbatane et de Bactres, attachant plus de prix à la pudicité du corps qu'à celle de l'âme, regardent comme impures et répréhensibles ces libertés que les mœurs grecques donnent au plaisir des yeux, et pensent qu'une femme n'est pas honnête, qui laisse entrevoir aux hommes plus que le bout de son pied, repoussant à peine en marchant les plis discrets d'une longue tunique.

Malgré ce mystère, ou plutôt à cause de ce mystère, la réputation de Nyssia n'avait pas tardé à se répandre dans toute

la Lydie et à y devenir populaire, à ce point qu'elle était parvenue jusqu'à Candaule, bien que les rois soient ordinairement les gens les plus mal informés de leur royaume, et vivent comme les dieux dans une espèce de nuage qui leur dérobe la connaissance des choses terrestres.

Les Eupatrides de Sardes, qui espéraient que le jeune roi pourrait peut-être prendre femme dans leur famille, les hétaires d'Athènes, de Samos, de Milet et de Chypre, les belles esclaves venues des bords de l'Indus, les blondes filles amenées à grands frais du fond des brouillards cimmériens, n'avaient garde de prononcer devant Candaule un seul mot qui, de près ou de loin, pût avoir rapport à Nyssia. Les plus braves, en fait de beauté, reculaient à l'idée d'un combat qu'elles pressentaient devoir être inégal.

Et cependant personne à Sardes, et même en Lydie, n'avait vu cette redoutable adversaire ; personne, excepté un seul être, qui depuis cette rencontre avait tenu sur ce sujet ses lèvres aussi fermées que si Harpocrate, le dieu du silence, les eût scellées de son doigt : — c'était Gygès, chef des gardes de Candaule. Un jour, Gygès, plein de projets et d'ambitions vagues, errait sur les collines de Bactres, où son maître l'avait envoyé pour une mission importante et secrète ; il songeait aux enivrements de la toute-puissance, au bonheur de fouler la pourpre sous une sandale d'or, de poser le diadème sur la tête de la plus belle ; ces pensées faisaient bouillonner son sang dans ses veines, et, comme pour suivre l'essor de ses rêves, il frappait d'un talon nerveux les flancs blanchis d'écume de son cheval numide.

Le temps, de calme qu'il était d'abord, était devenu orageux

comme l'âme du guerrier, et Borée, les cheveux hérissés par les frimas de la Thrace, les joues gonflées, les bras croisés sur la poitrine, fouettait à grands coups d'aile les nuages gros de pluie.

Une troupe de jeunes filles qui cueillaient des fleurs dans la campagne, effrayées de la tempête, regagnaient la ville en toute hâte, remportant leur moisson parfumée dans le pan de leur tunique. Voyant de loin venir un étranger à cheval, elles avaient, suivant l'usage des barbares, ramené leur manteau sur leur visage ; mais, au moment où Gygès passait auprès de celle que sa fière attitude et ses vêtements plus riches semblaient désigner comme maîtresse de la troupe, un coup de vent plus fort avait emporté le voile de l'inconnue, et, le faisant tournoyer en l'air comme une plume, l'avait chassé si loin qu'il était impossible de le reprendre. — C'était Nyssia, la fille de Mégabaze, qui se trouva ainsi, le visage découvert, devant Gygès, simple capitaine des gardes du roi Candaule. Était-ce seulement le souffle de Borée qui avait causé cet accident, ou bien Éros, qui se plaît à troubler les âmes, s'était-il amusé à couper le lien qui retenait le tissu protecteur ? Toujours est-il que Gygès resta immobile à l'aspect de cette Méduse de beauté, et il y avait longtemps que le pli de la robe de Nyssia avait disparu sous la porte de la ville, que Gygès ne songeait pas à reprendre son chemin. Bien que rien ne justifiât cette conjecture, il avait eu le sentiment qu'il venait de voir la fille du satrape, et cette rencontre, qui avait presque le caractère d'une apparition, concordait si bien avec la pensée qui l'occupait dans ce moment, qu'il ne put s'empêcher d'y voir quelque chose de fatal et d'arrangé par les dieux. — En effet,